

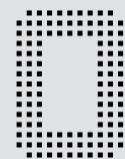
GAZETTE DEMOS OU FEUILLE DE CHOUX #4

Banquet Républicain du vendredi 28 mars 2014

LETTRES A FERNAND ou HUMAINS D'ESPECE

L'équipe du Vent Se Lève ! a pris l'habitude de se rassembler autour de repas... Les Petits Déjeuners, Déjeuners, Goûters et Diners rythment quatre rendez-vous de paroles démocratiques :
LES DÉJEUNERS ÉVEILLÉS, LES BUFFETS PARLÉS, LES CAFÉS MONDE ET LES BANQUETS RÉPUBLICAINS.

Le but de ces rendez-vous ? Prendre ou reprendre confiance en sa propre expression démocratique et l'ouvrir à la réflexion collective, se laisser aller aux propositions artistiques de l'équipe du lieu pour s'inspirer et s'exprimer sur un sujet. À l'écrit, à l'écran, en cadavre exquis, avec le voisin, le copain, l'inconnu...
Se dessinent alors des flux de pensées désorganisées, singulières, communes et dépareillées...
Voici ce qui a fait échos lors de notre dernier rendez-vous DÉMOS où, lors d'un BANQUET REPUBLICAIN, nous avons effacé la fameuse dette... et tout le poids du monde.



Événement préparée avec la complicité littéraire de Joël kérouanton

Bien étrange est cette demande que nous faisons à nos artistes / chercheurs associés et à vous, humains d'espèce, que d'écrire à Fernand Deligny... Première fois qu'on vous demande d'écrire à un disparu, non ? Écrire une lettre sans attendre de réponses...

Cette proposition absurdemment correcte l'est encore plus, lorsque l'on sait que Deligny, s'il répondait toujours aux courriers, ne donnait concrètement jamais des réponses... Sauf peut être celles de cheminer seul, d'observer sans commenter, de tracer sa propre route, en résolvant des équations insolubles, en prenant sa propre tangente. Son projet était d'écrire. Ecrire et accompagner étaient faits d'un même geste. Il conseillait du bout du stylo d'inscrire, les va-et-vient de l'humanité, tel l'éthologue et poète qu'il se revendiquait d'être.



Moi, Fernand, je transforme celui-là en ce lui là.

Moi, Fernand, je pense que les cartes ne sont pas des instruments d'observation. Ce sont des instruments d'évacuation : évacuation du langage, mais aussi évacuation de l'angoisse thérapeutique.

Moi, Fernand, j'affirme que silencer n'est pas se taire.

Moi, Fernand, je considère l'hs, l'homme que nous sommes : l'être humain le déborde de partout.

Moi, Fernand, il m'est arrivé de dire que la ligne était de la même nature que le langage, me fiant pour ce dire à ce qu'il m'était arrivé de voir agir par des enfants surnommés débiles mentaux.

Moi, Fernand, je défends qu'il n'y a pas d'histoire. Pas de « cas ».

Moi, Fernand, je transcris « il » en « île ».

Moi, Fernand, je dis qu'importent les troubles, pourvu que le réseau se trame.

Moi, Fernand, je parle de débile optimistes, de caractériel d'aussi bonne réputation que les autres, de racailles expertisées pervers, d'hommes et de garçons limaces et d'autres paresseux invétérés.

Moi, Fernand, je demande : « il arrive » ne devrait-il pas plutôt être écrit « il a rive » ?

Moi, Fernand, je me souviens qu'il y avait, il y a, le projet du "nous-là" et les projets des uns et des autres, et le mien, qui ne se parlaient guère, puisque j'écrivais.

Moi, Fernand, j'investis mon radeau cévenol, la vaste demeure entre deux dents de rochers en 1960, avec à bord, des enfants autistes.

Moi, Fernand, je constate : situations irrégulières. Administration pas d'accord. Ça sent l'humain.

Moi, Fernand, je dis que nous sommes au siècle du langage, de la parlotte, de la reproduction verbalisante, de la parole débridée.

Moi, Fernand, je dis que l'image est autiste, elle aussi.

Moi, Fernand, je vois qu'un gamin autiste ne fait rien : c'est de l'agir. Ça se voit très fort. Ça se voit pour qui a l'œil, pour qui vit avec des gamins autistes. De même pour l'image : une image ça ne se « fait » pas dans mon jargon. Une image arrive, elle n'est que coïncidence...

Moi, Fernand, j'ai adhéré au parti communiste, après la guerre.

Moi, Fernand, et nous autres, nous vivons dans le monde des images. C'est la différence entre agir et faire. Nous, nous faisons quelque chose, c'est l'intention ça, c'est le langage : on fait la soupe, on fait la vaisselle, on fait je ne sais pas quoi.

Moi, Fernand, je remarque que le corps commun n'est pas un cadastre, mais un ensemble de moments où l'émoi n'est pas pour rien.

Moi, Fernand, j'estime que ces gamins, il faut les faire s'imaginer dans le présent et l'avenir, basculer dans la construction de l'espace où ils sont accueillis, où leur partition n'a pas encore été refusée car elle reste à composer. Il ne faut pas essayer de les faire se souvenir, reproduire mentalement le passé, ils n'en ont pas les moyens, ils ont un trou à cet endroit-là, la cause de leur singularité.

Moi, Fernand, je suis né en 1913 et je suis mort en 1996 et même si j'étais encore vivant le 28 mars 2014 je ne serais pas venu à votre banquet républicain, ni d'ailleurs à aucune manifestation que ce soit autour de mon travail : je ne peux faire école et vous ne pouvez que faire votre propre route.

Moi, Fernand, j'ai compris que le langage ne porte pas puisqu'il ne l'a pas, ce gamin-là, qu'il n'y entend rien alors la différence est énorme, la distance infinie, invivable, cet enfant-là insupportable, incurable et nous à ses yeux invisibles, inexistantes.

Moi, Fernand, j'écris « chacun » « chaque un » et « commun », « comme un ».

Moi, Fernand, mon métier est un métier d'enfants, c'est un métier d'apôtre, un métier d'ajusteur ou mieux de repasseuse. Et les plis sont tenaces au corps et à l'esprit des enfants sur lesquels a pesé, de toute sa masse inerte, une société d'adultes bien indifférents.

- Oeuvres, de Deligny, éd. L'arachnéen
- L'étai Deligny, Joël Kérouanton, écrit et lu à l'occasion des 30 ans du collège international de philosophie, le 7 juin 2013 au Palais de la découverte (Paris)
- www.intempestive.net
- www.derives.tv

Le 28 mars 2014

à Paris.

A vous, Et si vous tentiez quelque chose pour rien ? (quelqu’un qui tient position.)

Plus de cent cartes postales à Fernand ont été écrites ce 28 mars 2014, toutes ont été envoyées par voie postale, à des inconnus, des amis et autre humains d’espèce.

Cher Fernand D.,
Que pensez-vous de ce mot utilisé de nos jours en toutes circonstances – difficiles ou pas – il faut « avancer ». Devons-nous avancer à votre avis ? Ou simplement rester là, assis, debout, ou couché à l’écoute du doux rythme de notre cœur ? Ou celui de ceux autour de nous ?
Sincèrement à vous,
G.

Salut Fernand,
Comment vas-tu ? A vrai dire, je viens de faire connaissance avec toi et il se trouve que j’aurais beaucoup d’amis à te présenter. Des flics pervers, des délinquants de bonne foi, enfin, toute une cohorte de gens à problème.
A bientôt.

Devenir humain et non pas l’être naturellement, par nature, voilà cher Fernand, la seule définition que ton cœur m’inspire. Sentiments exceptionnels Amitiés, Nathalie Bernard.

Lettre à Fernand Deligny, Lettre en partage, Les formes d’existence internes, intérieures, face au monde, à son monde, à leur monde, les gosses des corps cassés, des esprits volants, survolants les convenances.

Lettre à entendre pour Fernand Deligny
Oui, vous les gamins inaptes oui, je vous reconnais en moi
vous, ces gamins-là, nous tous sommes réunis dans mon corps chorégraphique du ballet des convenances loin des asiles, dans ma tête loin. Mais loin. Plus loin.

Bonsoir Fernand,
Me voilà entièrement, pleinement réunie avec les gens que j’aime, que je ne connais pas, avec ceux qui partagent e soir mon repas et des émotions – ensemble – en pensant à vous. Je pense à vous, je vous vois à l’image, projetée sur un espace de vide.
Bien à vous, bonne année !
Lo.

A toi spychomaitrisé En équilibre dans les souterrains où tu as donné Ta lumière Ton souffle, tes mots Ta respiration Une aventure où le temps n’a pas de prise. Je t’envoie Une réponse en te remerciant qu’ici bas la vie suit son cours.
Merci.

Paris, le 28 mars 2014
Très chère absence, je vous vois contre un mur de pierre que j’imagine de granit la main gauche à l’oreille sous le chapeau qui vous protège d’un soleil que j’imagine de plomb.
A votre droite un bâton de pèlerin dont le nœud fait une boucle, serein.
A vous maintenant, Donnez-moi de mes nouvelles.
Benoît.

Ça échappe et ça intrigue. Bien à vous. L’insti’ – éducateur – poète maître – du – rassemblement l’ours – muet – sans dent maigre – entouré d’humains sans paroles mais avec un langage celui du corps – de l’espace du mouvement – de la violence – il écrivait – dessinait – vivait avec des enfants sans paroles. Choisis de vivre avec ceux qui n’ont pas la place dans le monde normopathe, ceux qui doivent, pour vivre, se créer leur propre espace.

Je m’amuse bien au banquet républicain et Louise aussi. Je m’amuse bien au banquet républicain et Louise aussi. Je m’amuse bien au banquet républicain. Je m’amuse bien au banquet républicain. Je m’amuse bien.

Je ne vous connais pas mais je vous aime bien.

Aujourd’hui le 28 Mars 2014 nous n’avons toujours pas compris comment tu t’y es pris ! Notre seule thérapie est la camisole chimique SORRY !?! Heureusement il existe encore quelques rêveurs et poètes, Pierre RABHI par exemple. Gérard GNAODI

Lettre à Fernand Deligny Lettre en partage, L’émotion du frisson du gamin entre ses murs du gamin dans sa tête du gamin hors du temps du gamin qui sent, ressent du gamin qui hurle du gamin en nous.

Lettre pour Fernand Deligny en partage, en lecture en réflexion, en inflexion Expérience à voir, à projeter, à ressentir. Zone ça n’a pas suffisamment d’importance pour eux. Dispersement de l’éducation croire et craindre la pensée courante et le vivant, rester vivant.

Cher Fernand,
Tentative d’humanité !
Il ne faudrait tout de même pas réussir trop vite.
Tentative au jour le jour, les bons comme les mauvais.
Humain d’espèce disais-tu, je m’avance sur ce chemin jamais encore foulé ne sachant rien de tout cela.
Heureusement pour notre tentative, surtout ne rien savoir. Je suis en chemin, marcher comble tous mes sons.
Au débit du sentier, un autre marcheur, tentative partagée et d’ici ce soir sans doute encore un ou deux autres. Tentative en chemin.
Jacques.

Mon cher Fernand,
J’aime beaucoup votre style normand ainsi que le veut breton, face à l’adversité et la gravité rose bonbo
Le 28.3.2014
Peut-être difficile de vous dire que vous êtes une rencontre dans mon trajet.
Mieux que quiconque vous avez su montrer que l’attention peut être sous attente.
Lydie
Bon, j’écris à Deligny. Tu es mort ! Bon. on est pas dans la merde, Donc j’écris à un mort VIA un vivant. C’est ça qui est important. Donc : j’écris à un vivant, qui peut-être as des nouvelles de Deligny. Ça c’est important. Qui a des nouvelles et qui voudrait bien nous le faire savoir, à nous les vivants et ça c’est important. Vivants.

Se perdre en beauté c’est déjà quelque chose.
P.S. : et nous étions plusieurs.

Bonjour Mr Deligny

Je ne vous connais pas. Je n’ai pas lu vos ouvrages, et je nai pas vu d’autre film que «ce gamin là», vu récemment au Vent Se Lève !.
Je vous écrit pour vous donner des nouvelles de vos amis, ceux que vous connaissait et ceux que vous ne connaissait pas, mais qui vous apprécient.
Votre nom circule et de temps à autres parvient à mes oreilles. Fernand Deligny, et les cévennes, avec des enfants dits irrécupérables, abandonnés par la société. Vous, et un groupe d’hommes et de femme pour vivre avec eux. Les autistes. Une approche radicalement différente de ce qui se pratiquait dans les institutions. Pas de programmes de soins, ou de projet éducatif. Surtout pas. Pas de grands mots, de pesantes théories. Mais réfléchir sur ce qui tord l’élan vital d’un enfant qui s’invente un monde à lui, dans cet après-guerre où vous viviez. Vous étiez un peu seuls. Mais pas si seul.
A contre courant de la psychanalyse, et du progrès, oui.
Et nous, nous sommes en 2014.

Votre nom circule comme un vent léger. «Comment ? Tu ne connais pas Fernand Deligny ? Il faut que tu lises, ça va t’intéresser.»
Vos écrits, votre parcours, votre exigence, apparaissent comme une forme de résistance dont nous avons besoin aujourd’hui. L’injonction à la conformité est aussi forte aujourd’hui qu’hier. L’impuissance à créer de nouvelles manières de vivre aussi. Il faut être un peu fêlé pour se mettre en dehors du groupe. Un peu fada, comme on dit dans le sud.
J’ai l’impression que vos écrits se boivent quand on a trop soif. Une source dont le filet d’eau continue à couler contre vents et marées. Vous avez écrit, filmé, parlé dans vos films. Tout ça reste. Vous êtes encore parmi nous.
Ce qui m’étonne le plus, c’est que des jeunes étudiants des Beaux Arts vous lisent en ce moment assidument. Ils me parlent de vous. Etudiant vos textes, regardent vos films et leurs yeux brillent. L’un d’eux fait un stage à La Borde, chez Jean Oury, qui vous avait proposé l’hospitalité vous et vos enfants. Mais vous avez refusé, préférant l’indépendance. Jean Oury parle encore de vous dans ses séminaires, à St Anne. Il critique bien sûr, mais il parle de vous.
Ces jeunes trouvent en vous un écho à leur besoin de saisir la vie avec leurs mains. Une vie à leur portée et à fabriquer. Pas une vie toute faite et toute déjà pensée sans eux. Ils prennent des bouts de bois par terre, des pierres, des bouts de tôles, des sacs plastiques, des ficelles du carton, du fer tout ce qu’ils trouvent ils en font quelque chose qui ressemble à de la musique, c’est abstrait et mélodique. Ils veulent commencer au début, ne pas se sentir noyé par le poid de l’histoire ou des hiérarchies sociales, ou pire par l’angoisse du lendemain. Et ils lisent la poésie. La philosophie. Ils créent, sans se soucier (pour l’instant) d’un galeriste qui misera sur eux et leur côte sur le marché de l’art. Pour l’instant. Ne pas penser à vendre, à se vendre. Séparer notre vie, du commerce de l’offre et de la demande. Ne pas s’identifier à cette marchandise qui vaut salaire, reconnaissance et statut social. Préserver une pensée libre. Ils veulent du temps. Et ils le prennent.

Je trouve dans ma pile de papier de brouillon une page de vous ! Qu’est ce qu’elle fait là ? Un de ces gamins des Beaux Arts a dû la laisser derrière lui, quand ils sont venus passer quelques jours pour Noël.

Je lis :

«Une nation qui tolère les quartiers de taudis, les égoûts à ciel ouvert, les classes surpeuplées, et qui ose châtier les jeunes délinquants, me fait penser à cette vieille ivrognesse qui vomissait sur ses gosses à longueur de journée, et giglait le plus petit.»

Ils ont raison de vous lire, ces gamins là. Je me dis.Si ça se trouve, c’est le mieux qu’on a à faire, leur laisser le temps pour ça.

Madeleine Esther - Metteuse en scène.

Le Del, c’est comme ça que tes proches te surnomment. J’avais 22 ans quand je t’ai rencontré par le biais des Cemea –les centres d’entraînement aux méthodes d’éducation actives – qui diffusent le recueil d’aphorismes Graine de crapule auprès de l’apprentie-animatrice-candidate au « bafa » que je suis. Je l’ai lu d’une traite et me suis dit : « tiens si je t’avais rencontré à 14 ans, est-ce que j’aurais fait autant de conneries ? ». Je m’en suis tirée avec quelques gardes à vue –féroces-, un séjour en HP –féroce aussi- et une hépatite C. Mes poteaux d’infortune sont passés par les cases sida, prison, règlement de comptes, suicide, au trou puis dans le trou. Djamel, Didier et les autres…

Les enfants que tu décries sont issus de la classe ouvrière et pourtant je m’y reconnaissais dans une enfance déglinguée au sein d’une famille bourgeoise où les éducateurs n’ont pas accès. Je fréquentais les colos. Systématiquement consignée à l’infirmerie les après midis avec prescription de Théralène (sirop sensé calmer les crises de rage). Je m’y retrouvais immanquablement en compagnie d’un ou deux énergumènes et nous trouvions de quoi nous occuper : boucher les lavabos et faire couler les robinets à flots, faire des lits en portefeuille fourrés de limaces, d’escargots ou de grenouilles selon l’arrivée, pisser dans les lits…

Plus tard, au lycée, j’ai trouvé refuge auprès d’enseignants et d’animateurs de foyers qui m’ont en quelque sorte pris sous leur aile… je les salue au passage… Et voilà que les larmes me viennent… « A celui qui pleure trop souvent » écris tu, « fais lui laver la salle.» Bon ben, je vais laver la vaisselle et je reviens ! … Ca y est, c’est passé !

A 22 ans donc, cherchant une voie dans le théâtre, je suis le cours de théâtre du quartier d’Ivry. Les classiques me sont impénétrables et je suis si introvertie que je ne parviens pas à trouver un partenaire de jeu pour présenter des scènes ! Claude Buchvald, pourtant y pratique un théâtre collectif qui me porte et me transporte. Elle m’a ensuite guidée vers le département théâtre de l’université de Paris 8, où j’ai monté Graine de crapule en 1996.

Le Del, tes textes n’étant plus disponibles ou inédits, j’ai arpenté les bibliothèques –celles de la mairie de Paris, de la fac de Paris 8 à Saint Denis, du Centre Georges Pompidou, de l’IRTS de la rue Parmentier… J’ai aussi trouvé par hasard des exemplaires dans des brocantes… Jacques Allaire, m’a envoyé des inédits.

J’ai d’abord lu les textes accessibles d’emblée : Graine de crapule, les contes, les historiettes(..) puis je me suis penchée sur les textes plus difficiles d’accès. Avec une calme obstination, une patience assidue et confiante et jusqu’à aujourd’hui, je te lis, relis, rerelis, rerelili, rererelililis… un dictionnaire à portée de main. Certains passages me semblent obscurs et puis plus loin ça s’éclaircit d’une manière si lumineuse et je reste en suspension entre tes lignes. Et puis des heures et des jours durant je lis ces passages en boucle. C’est comme ça que m’est venue l’idée d’un deuxième spectacle (en fait c’est le troisième, mais faut pas le dire aux officiels, ils te financent s’ils te considèrent professionnel. En vrai, le deuxième spectacle de toi, je l’ai réalisé avec des enfants fragiles et des éducateurs de rue. Et ça c’est considéré comme amateur, alors si tu dis ça, t’auras pas de subventions. Je te dis ça alors que toi tu étais au-delà de tout ça car un jour t’as décidé d’être hors fonction)

Le Del ! Tu nous donnes à penser et à voir un humain non insérable, non interprétable, non conjugable, non assujetti. Tu créés un milieu proche favorable à l’élaboration d’un langage non verbal qui permet aux enfants autistes d’exister. Tu jalannes l’espace d’objets pour rien, pour permettre à l’agir d’advenir. Tu inventes la pratique des cartes. Tu créés des mots qui investissent un réel qui échappe à l’homme que nous sommes devenus : l’agir, chevêtre, lignes d’erre, repérer, nous, le commun, le radeau, l’antan etc. Enseigné par ces enfants à part, tu nous révèle un humain –d’espèce- manifestation du pour rien de l’eau. Tu restitues à l’homme que nous sommes devenus la part de cet humain que le langage rend invisible, la part de cet humain qui nous manque.

Adeline Nunez, cie LA SCENE BUISSONNIERE